

Boss's pets

Marie-Pascale Huglo

Number 16, Fall 2008

Du pet

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2517ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Huglo, M.-P. (2008). Boss's pets. *Contre-jour*, (16), 147–152.

Boss's pets

Marie-Pascale Huglo

Il arrivait avec ses chiens en laisse, deux dobermans noirs. Il entrait dans le bureau en imperméable, tout fringant dans ses chaussures bien cirées. Ses chiens tiraient sur la laisse, on n'osait pas bouger. Lui vérifiait, matait, lançait des blagues. On ne savait jamais s'il allait se pointer avec ses molosses. Il entrait sans frapper, plaisantait avec nous, surtout Solange, mignonne, modeste. Elle ne pouvait pas s'empêcher de sourire, d'acquiescer à ce qu'il disait. Il avait piffé ça très vite. Moi, je ne lui étais pas acquise. Louisette non plus : pour elle, ce mec draguait comme les autres, chiens mis à part. C'était un travail temporaire, un mois, au début de l'été. Solange et moi avions dans la petite vingtaine, Louisette un peu plus je crois. J'étais la seule étudiante, je m'apprêtais à quitter la France pour le Québec. Je bossais pour payer mon billet d'avion, mettre de côté pour « là-bas ». L'huissier le savait, je le lui avais dit le jour de l'embauche. J'avais besoin d'argent pour après, pour ailleurs. Je faisais partie des filles qui étudient et qui partent.

Au début de l'été, en juin, ville de Montreuil, dans une maison particulière transformée en cabinet que je ne saurais pas retrouver. J'habitais pas trop loin, dans le douzième arrondissement. J'avais prétendu, dans les agences de travail temporaire, savoir taper à la machine. J'avais appris seule dans ma piaule, sur une Remington portable offerte par un ami. Là-dessus, j'avais tapé mes textes à toute force, veillant à utiliser les dix doigts de mes mains, à bien enfoncer les touches. Pour ma première embauche, je m'étais retrouvée dans le secrétariat d'une boîte d'import-export. J'avais devant moi une machine électrique hyper sophistiquée, avec ruban correcteur incorporé. La secrétaire m'avait laissée cafouiller sans lever le petit doigt. On m'avait remerciée après deux jours de panique intense et de travail salopé. Ensuite, le cabinet d'huissiers, à Montreuil. Travail de bureau, classement : tous les dossiers devaient être informatisés. Louise, Solange et moi étions chargées de la saisie des données. Nous épluchions, classions suivant des critères et des codes établis à l'avance. Nous recevions le salaire minimum, devions faire vite et bien. Je lisais des lettres. Pour la première fois de ma vie, je lisais des lettres écrites par des gens sachant à peine écrire, connaissant à peine le français. Certains suppliaient, *s'il te plaît monsieur l'huissier...* Je me souviens d'un mot rédigé sur une petite feuille arrachée d'un bloc-notes avec, en tête, une image de Snoopy. Une femme parlait du mari à l'hôpital, du fils au chômage, des ménages, *s'il te plaît monsieur l'huissier !* J'avais classé le dossier dans la pile des expulsions. Affaire réglée. Un seul huissier fréquentait le cabinet de Montreuil, le maître épisodique, celui qui ne se gênait pas pour entrer sans frapper, avec ses molosses.

Il lançait des blagues, s'est assis une fois sur la table à côté d'une Solange raidie par la peur, gênée de se sentir serrée d'aussi près. Il disparaissait dans son bureau, repassait parfois en coup de vent, élégant dans ses pulls fins à col en V, les chaussures cirées. Plus cela allait, plus il cintrait Solange. J'étais une employée subalterne, remplaçable, quasi anonyme. Même temporaire, même sur le départ, je pouvais observer sans susciter la méfiance. J'observais le manège du maître, le plaisir qu'il prenait à nous terroriser galamment avec ses chiens, à nous mettre en boîte, mince, sportif, beau parleur, nous, *les chouchoutes*, pour dire comme

la réceptionniste. J'observais Solange, les pétoches qu'elle avait. Nous parlions de tout et de rien, nous retrouvions de temps en temps après le boulot dans un café de Montreuil dont le nom m'échappe. On buvait des panachés. Je rentrais chez moi à pied. Je pensais sûrement aux lettres que j'avais lues, à des trucs cons.

J'étais la seule étudiante. Avec mes copines en Irlande, j'avais passé de longues soirées à discuter avec une fille, une *au-pair girl*. Elle venait d'Angers. Nous avions rendez-vous dans un pub près de Trinity College. Vers la fin de son séjour, elle nous avait parlé de ses amours avec le père de « sa famille ». Elle ne voulait plus le quitter. Nous avions eu beau lui dire qu'il n'en valait pas la peine, qu'elle le regretterait, qu'elle pourrait toujours revenir l'été prochain, et qu'avait-il de si extraordinaire ?, elle répétait qu'ils s'aimaient d'amour. La seule perspective de mettre les pieds à l'université d'Angers lui était insupportable. J'ignore ce qu'elle est devenue. Nous étions toutes *meat for the roast*. Celles d'entre nous qui tombaient trop tôt dans les bras du père de famille le regrettaient. La promiscuité leur gâchait le plaisir. Il les coinçait dans le couloir, les pelotait pendant qu'elles repassaient le col de leur chemise, murmurait *You are so sexy* ! contre l'évier, bouffait tout leur temps libre. La situation était délicate. Il fallait manœuvrer, ruser, trouver le moyen d'envoyer paître le maître de maison sans subir de représailles. La copine d'Angers prétendait qu'*eux*, ce n'était pas pareil. Avec Solange, je n'ai jamais discuté de ces trucs-là. Nous avions beau travailler ensemble, nous n'étions pas du même monde. Moi, le baratin du maître ne m'impressionnait pas. Ses pulls rouges à col en V non plus.

On n'osait pas bouger. La peur que les molosses nous bondissent à la gorge déclenchait des vesses impossibles à retenir. Je croyais être la seule à dégager par le fond chaque fois qu'il se pointait, les deux colosses tirant sur la laisse. Ils étaient impeccablement dressés, n'aboyaient pas, ne fourraient pas leur museau entre nos jambes, ne grondaient pas. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser à tous ces chiens au service de la police, de la surveillance, de la dissuasion. Quand il entrait avec ses dobermans, nous devenions instantanément des proies, victimes d'une intimidation d'autant plus étrange qu'elle était cabotine. Il jouait un rôle bouffon dans

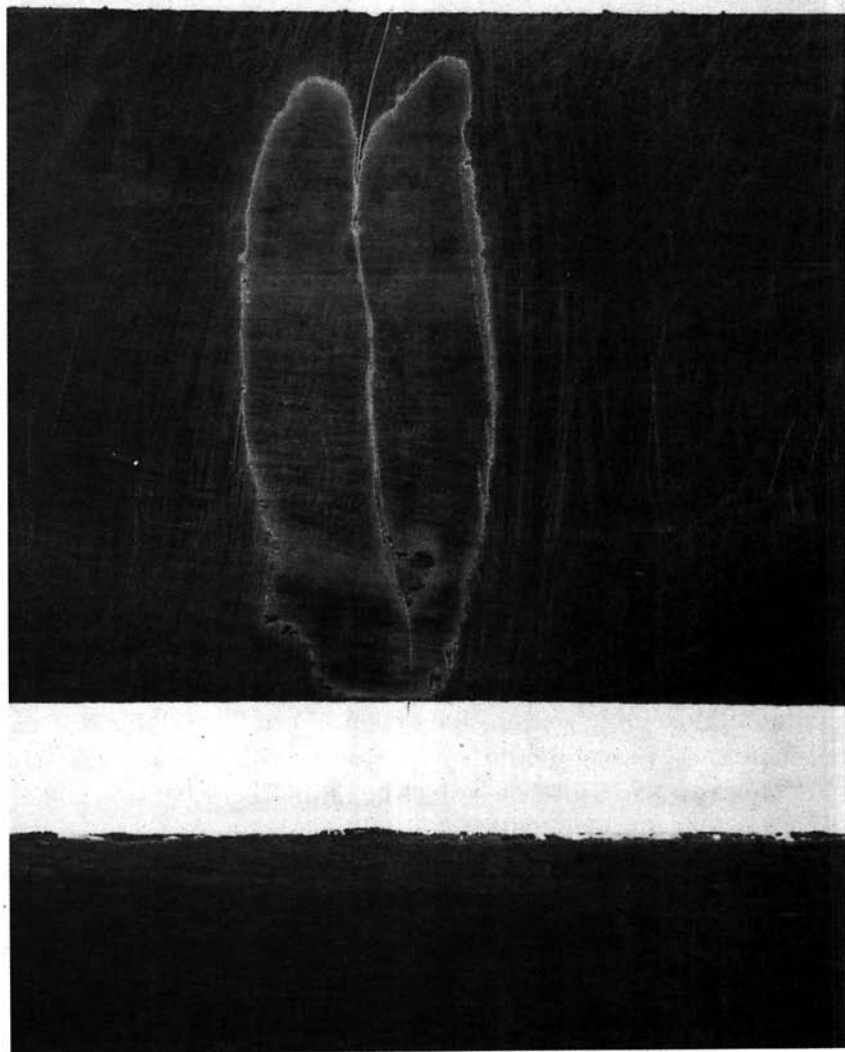
lequel les blagues, l'élocution et la vêtue avaient leur part. Les chiens, eux, ne jouaient pas ; ils obéissaient. Leur présence silencieuse rendait la farce éprouvante. Il aurait suffi d'un mot pour que nous nous fassions déchiqueter. Il suffisait qu'il entre avec ses superbes bêtes pour que nous comprenions dans nos tripes de quoi il retournait. Les vesses sortaient sans retenue, inaudibles, infectes. Je me levais sitôt qu'il avait tourné les talons, m'affairais dans la pièce afin de brouiller les pistes. J'imagine que j'entrouvrais la fenêtre.

Le baratin du maître ne m'impressionnait pas. Je trouvais grotesque sa manière de s'écouter parler, d'user de la langue comme il usait des vêtements — pour la galerie. Les pulls fins, les chaussures cirées, la bagnole garée devant le cabinet et l'humour complaisant faisaient partie de l'étalage. Les chiens, c'était ça : deux bêtes de race qui montrent *qu'on a les moyens*. Plus aristocratiques que la bagnole, plus menaçantes aussi. Je me demandais si l'huissier faisait ses entrées avec elles dans les saisies, histoire de mettre la racaille au parfum, d'office. Solange, Louisette et moi ne savions pas où il les fourrait, après. On ne les entendait aboyer nulle part dans le cabinet, la cour intérieure restait vide. Les dobermans se volatilisèrent complètement une fois sortis de notre bureau. L'huissier s'affairait sans ses bêtes, comme si les chiens étaient une chimère.

Il entra sans frapper. Il était chez lui après tout, il avait parfaitement le droit de pénétrer à l'improviste dans notre local et d'y rester le temps qu'il voulait. Je le revois aujourd'hui comme un petit frimeur escorté d'anges noirs, énigmatique, folâtre. Piètre revanche sur un passé dont l'inanité m'étourdit. Je préférerais avoir fait table rase, ne me souvenir de rien, ne surtout pas inventer, combler les trous, établir des rapprochements. Qu'est-il arrivé, au juste ? De l'air s'est déplacé, une sale odeur persiste... J'aimerais coller un nom dessus, consigner la légende, boucler l'histoire. Je voyais dans le pet une manière de cerner la part brouillée de l'expérience, la part inconsistante. Cela ne prend pas. Les personnages, bien entendu, foirent. Le maître sans nom entre quand bon lui semble avec ses éternels dobermans dans le local des *chouchoutes*, elles ne trouvent rien de mieux à faire que de vesser... On voudrait claquer la porte, les chasser du cabinet pour toujours en leur jetant des sorts. On poursuit.

Je m'apprêtais à quitter la France pour le Québec. Avec ma première paye, j'ai acheté une grosse valise à roulettes, très résistante, pour y entasser mes affaires. La Remington portable est partie au clou. Des textes tapés à toute force, je n'en ai gardé qu'un, bourré de fautes de frappe. Pendant que je triais les dossiers chez l'huissier, je faisais le ménage par le vide dans ma piaule. Je remplissais des cartons, jetais à la poubelle, décidais de ce que j'emmènerais ou pas. Je relisais les lettres reçues, feuilletais les notes de cours, rassemblais les photos. Je me replongeais dans le passé avec la sensation de vivre coupée de tout, déjà partie, pas encore arrivée. L'huissier précédé de ses molosses était le cadet de mes soucis. Il comptait pour rien, je ne l'emporterais pas dans mes bagages. Cela n'empêchait pas la trouille, les discussions entre filles, la découverte d'un monde dans lequel les mauvais payeurs disparaissaient sans laisser d'adresse ou se faisaient cueillir à domicile.

On buvait des panachés après le boulot. Les pets sont venus dans la conversation, je ne sais plus comment. L'une d'entre nous a dû évoquer l'odeur de merde dans le sillage du maître, sûrement Louissette. Ce sont les chiens qui puent comme ça, a-t-elle dû dire. Ils ont beau obéir au quart de tour, cela ne les empêche pas de péter. Solange a répondu d'un coup, la main devant la bouche, elle a répondu très vite Non, ce ne sont pas les chiens qui pètent, c'est moi ! Nous l'avons un peu charriée avant d'avouer que nous aussi lâchions des gaz... Ensuite, cela redevient flou. Nous avons décidé de continuer à péter au nez de notre employeur, de faire sciemment ensemble ce que chacune avait cru faire seule. Nous nous trouvions malignes, j'imagine, en sortant de là. Solange ne s'est jamais permis le moindre sarcasme au sujet de l'huissier. Elle souriait en sa présence, s'amusait de ses blagues, seulement le couvrir de vesses quand il entrait avec ses dobermans, elle l'a fait avec nous sans sourciller. L'odeur n'a pas gagné en force pour autant, il n'a jamais réagi. Ses chiens non plus. Nous ouvrons grand la fenêtre quand il sortait, parlions de trucs cons, continuions d'éplucher les dossiers. Le mois de juin tirait à sa fin. Je suis partie et je n'ai jamais revu personne. Je tournais la page, comme on dit.



Yves Laroche, *Sans titre*